

EN-DESSUS DE LA MER DU NORD

En reconnaissance avec la défense côtière

PAR LE LIEUTENANT AVIATEUR DAVID GARNETT

« L'Etat-major britannique de la défense côtière de la mer du Nord travaille à proximité de l'ennemi. Les distances sont courtes: 370 km. des côtes norvégiennes à la côte de Norvège, 370 km. du littoral de Forth au Jutland, 300 km. du Humber à Boukum. J'arrivai à l'heure dans une station de la Royal Air Force sur la côte Est de l'Angleterre, pris mon breakfast et me rendis au bureau du contrôle qui domine l'aérodrome. L'officier de service regardait par la fenêtre avec une visible anxiété: l'un des grands avions à deux moteurs était sur le point d'atterrir et le vent soufflait en rafales. Les roues touchèrent trop tôt la piste bétonnée et l'appareil rebondit dangereusement à six ou sept mètres au-dessus du sol. Une seconde de plus et le Hudson s'écrasait, mais les moteurs repartirent juste à temps et l'avion, en tanguant, reprit un nouveau et large tour du terrain.

Le commandant « tempête » au téléphone, racrocha le récepteur et déclara agrippement à son visiteur qu'un temps de paix, son travail était vraiment intéressant mais qu'en temps de guerre, ce n'était que guerre comme affaire de « louchage de taxis ». Cela consistait à recevoir des ordres et à aller à ce que les appareils furent expédiés en temps voulu pour les missions. Il dit que le Hudson était assez adroit et là-dessus, il me dirigea poliment sur le quartier général de l'aérodrome. C'était une cabane accolée au flanc d'un hangar. Je pénétrai dans une petite pièce où je vis des cartes et des appareils de mesure installés devant la table, deux sous-officiers perchés sur des tabourets, un bull-terrier dans un coin et dans l'autre un agne hétéroclite de parochiste, de ceintures de sauvetage et de parachutes à gaz.

Les trois officiers étaient âgés d'une vingtaine d'années. Je pris une chaise. Une heure passa dans un entretien à bâtons rompus; puis le téléphone sonna. Le colonel faisait appeler le lieutenant chargé des opérations, le pilote chargé de la patrouille de trois appareils était décommandé. Mais l'équipage de l'un des avions devait se tenir prêt.

Le téléphone résonna de nouveau... C'était de la part de la côte norvégienne, ce qui comportait un retour plusieurs heures après la tombée de la nuit à une station qui se trouvait à 235 km. vers le sud. L'officier chargé des opérations était parti comme pilote, avant d'être fait un atterrissage de nuit sur un Hudson. Je me précipitai pour demander si le Hudson devait retourner le lendemain à sa propre base; pendant que j'étais en route dans le bureau, le Hudson roula déjà sur la piste et un instant après décollait. Il avait un aspect un peu étrange à l'atterrissage sur le terrain. J'avais manqué mon « atterrissage ».

Dans la soirée je fus invité à me rendre au poste de contrôle où je trouvai le commandant et deux officiers plus âgés au travail. Trois appareils qui avaient pris le départ avant l'heure, avaient été décommandés à leur base. Seul le Hudson dans lequel j'avais failli partir était encore dehors, volant au milieu d'une obscurité de nuit et de brumes de pluie vers une côte invisible, sans autre guide que la nuit. J'avais espéré de voir un signal de direction à l'équipage mais sans obtenir de réponse. Ce fait ajoutait à l'angoisse peinte sur tous les visages, mais il y avait encore une autre raison d'inquiétude. Le Lockheed Hudson est un appareil avec lequel on ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie.

Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit.

« Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone.

« Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

Le temps passa. Le Hudson avait vingt minutes de retard. Pendant quelques minutes, un silence absolu régna. Enfin, le téléphone retentit: « Un Hudson au-dessus du terrain... »

Dix minutes après, nouveau coup de téléphone: « Avertissein et au-dessus » annonça le commandant et une troupe d'hommes marchèrent bruyamment dehors, sortant dans la nuit noire et sous la pluie battante pour s'assurer que les deux avions étaient bien sûr à terre. « Une vraie victoire, d'avoir pu maintenir les phares allumés », se félicitèrent-ils les uns aux autres.

Un peu plus tard, l'appareil retourna au terrain. L'officier de service demanda si l'on pouvait aller à la base de la côte de Norvège et le pilote de plus en plus inquiet. Puis avoir un autre coup de téléphone. « Un avion de patrouille sur la piste », dit-il. Les phares de la balise lumineuse furent allumés et le pilote fut avisé de retourner à la base.

LE DIMANCHE DE ROUBAIX-TOURCOING

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU DIMANCHE 21 JANVIER

PAGE I. — Le général Blanchard, qui a été élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

PAGE II. — Des plaintes dans la nuit, roman (DELLY).

PAGE III. — Au front. — Masques à gaz (MAURICE DUVAL). — Un regard en arrière. — Voix du front (RAYMOND MULLER).

PAGE IV. — L'assommoir, roman (PIERRE DAVENNES).

PAGE V. — Les modes de guerre. — Le corail de pain dans l'histoire (GUY DE MAURVILLE). — Amusements. — Recettes et contes.

PAGE VI. — Quinzaine (GEOFFROY ANZEL). — L'indianisme et le service (GUY DE MAURVILLE).

PAGE VII. — Distractions gratuites (RUBEN DUBOIS). — Une chaise de bois. — Les Paquistouilles (BROUZEUX JULIEN WATTEWIL).

PAGE VIII. — La Turquie cristalline. — L'expédition par un tremblement de terre.

CINÉMA

L'HOMME DU NIGER



VICTOR FRANCOEN (A.A. (R) 1038) et ANNIE DUCAUX (A.A. (R) 1039)

OLYMPE BRADNA NE VOUDRAIT CONSACRER QUE CINQ ANS AU CINÉMA



OLYMPE BRADNA (A.A. (R) 1060)

Malgré sa timidité compréhensible — car elle n'a que dix-sept ans — la jeune vedette française Olympe Bradna, qui est avec Danielle Darrieux la coqueluche de l'Amérique, sait bien ce qu'elle veut. Elle vient de donner ses appréciations sur le mariage, presque aussi catégoriques que celles de Dorothy Lamour qui s'est fait reconnaître dans son contrat un congé à date déterminée pour « acheter » un héritier.

« Je suis absolument certaine que le mariage et la carrière d'artiste sont deux choses inconciliables », déclare Olympe, et quoique je sois très heureuse, ma grande ambition dans la vie est d'avoir un bon mari et de beaux enfants.

« Je ne sais pas encore le genre d'homme que j'aimerais épouser. Mais je suis sûre que ce ne sera certainement pas un acteur. Non pas que j'aie à redire contre les comédiens, puisque je suis moi-même d'une famille d'artistes, mes parents et mes grands-parents ont passé leur vie sur les tréteaux et je suis née dans la loge d'un music-hall, mais je trouve qu'il est difficile d'avoir une vie conjugale tranquille et telle que je l'entends, si l'on sert bien un art. Il me semble que j'aimerais épouser un docteur, un homme d'affaires... ou de loi, ou un architecte... Vous voyez que je n'ai pas d'idées bien arrêtées sur mon choix. On dit que la

Il y aura un an au printemps que partaient pour Bamako, Ségué, Sansanding et d'autres localités des bords du Niger, une expédition cinématographique dirigée par Jacques de Baroncelli. Cette expédition n'avait rien négligé pour que vienne s'ajouter à la suite des films d'empire une œuvre dignes des précédents.

Elle devait être présentée sur nos écrans dès la rentrée des vacances en un gala mondain très fastueux. Lumières et toilettes du temps de paix, tout ce chatiment de Paris d'avant-guerre consacrant une production d'envergure tant par sa réalisation que par sa portée française, c'éda la place deux mois plus tard qu'on ne l'avait prévu à l'avant-première au profit des œuvres de guerre patronnées par M. Edouard Daladier.

La gravité des temps présents avait composé un public féminin moins lumineux qu'autrefois en ces sortes de réunions. Les femmes portaient des tenues de ville ou des robes longues de tantes sombres. La note brillante était donnée par quelques-uns des plus grands noms de la politique, des arts, de la finance, les représentants de la colonie américaine, des personnalités anglaises.

Adapté des œuvres de J. Paillard, « Périples noirs » et « Ghana, ville perdue », « L'Homme du Niger » est à la fois un beau film et une belle action. Il appartient à la série des spectacles d'honneur et de courage qui nous rendent plus fiers encore d'être Français, d'appartenir à un peuple où les héros se recroisent dans tous les nobles domaines.

Le commandant Bréval, colonial cent pour cent, qui règne au nom de la France sur un vaste territoire africain nourrit un rêve: celui de construire un barrage sur le Niger.

Largement irrigué, l'antique pays noir retrouverait sa prospérité de jadis. Mourier, un ancien ministre, s'intéresse à ce projet, lors d'un voyage de reconnaissance qui comble doublement Bréval. Sa précieuse idée est prise en considération et le premier regard échangé, il s'est mis à aimer Danielle, et la collaboratrice de Mourier.

Cette nouvelle narra le lieutenant Parent qui pensait à Danielle depuis longtemps. Elle rompt aussi le rythme amical des relations de trois soldats: le commandant Bréval, le médecin-major Bourdais, le jeune Bréval, qui est le lieutenant Parent, plus jeune.

Le toubib suit en France son ocher Bréval, afin d'assister à ses fiançailles. Elles ont lieu en même temps que la fondation d'une compagnie qui construira le fameux barrage.

Bréval est comblé par la providence: il va faire sienne la femme qu'il aime et qui, en l'épousant, épousera ses goûts, ses préférences, ses aspirations, et une œuvre gigantesque va être entreprise qui améliorera le pouvoir d'exportation, les conditions d'existence d'une colonie française. Hélas! en bonheur, le destin ne lui ménagea pas des promesses. Le major Bourdais, qui l'observe depuis des mois, découvre avec terreur que son ami est atteint de la lèpre. Il le lui dit.

Terrifié, accablé, le commandant rompt avec Danielle sans explication et disparaît. Après des mois de chagrin et d'attente, elle consent à devenir la femme du lieutenant Parent. Bourdais est reparti pour le Niger. Parent y est à nouveau nommé. Danielle l'y accompagne.

Des années ont passé depuis l'époque de ses fiançailles rompues et du tragique adieu de Bréval. Elle retrouve, là où elle l'avait connu, guéri grâce aux soins de Bourdais et en éprouve un violent bouleversement sentimental. Elle l'aime toujours. Quittera-t-elle son mari? Les événements devançant sa réponse. Au cours des travaux pour la construction du barrage, un officier indigène fomenté une révolte et chassé par l'indignation des travailleurs entièrement dévoués à Bréval, le tue lâchement.

Jacques de Baroncelli et ses opérateurs ont rapporté du continent noir une suite d'images merveilleuses qui nous content fidèlement la vie coloniale. On se croit transporté en plein cœur d'un village du Niger en assistant à une séance du tribunal Bambara ou à une visite de l'hôpital par le major gouaerner et paternel. L'immense figuraton recrutée sur place donne aux scènes du barrage une dynamique beauté. L'embarquement est aussi un beau moment de ce film qui comporte par ailleurs des envolées de comédie dramatique sobres et pathétiques.

En commandant Bréval, Victor Francen a de l'émotion. Harry Baur est un médecin militaire bienfaisant et délicieux sous un extérieur quelquefois bourru. Jacques Duménil sait éviter avec intelligence le ridicule qui entache presque toujours un amoureux d'épouse par dépit. Annie Ducaux a de la distinction.

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

HENRY GARAT A VISITÉ LE BÉGUINAGE DE COURTRAI

Le célèbre acteur de cinéma Henry Garat a visité la ville de Courtrai. Le voici photographié dans le Béguinage, écoutant les explications que lui fournit la gracieuse « Miss Belgique ».

(A.A. (R) 1061)



La curiosière aventureuse

par Roland BOUVARD

Trois Français en Albanie

et ce que ce marchand comptait en faire.

La scène se passe en Albanie, on va comprendre. Les trois héros de ce roman sont des Français qui ont quitté leur pays natal pour aller à la recherche de l'Albanie. Ils ont été surpris par la guerre et se trouvent en Albanie, dans une ville qui s'appelle Durazzo. Ils ont été surpris par la guerre et se trouvent en Albanie, dans une ville qui s'appelle Durazzo.

« C'est un grand bâtiment construit un peu en retrait de la grandrue du Fort, sur une sorte de terrasse élevée et entourée d'un mur de pierres sèches, assemblées sans mortier, qui la soutient. Un escalier de quatre marches de haut, brulant, et donne accès, et l'on voit, au-dessus de la porte d'entrée de l'hôtel, sur des gravats répandus, immondes de toute sorte. De milles boîtes de conserves vides et des muscades sèches s'échappent de la main droite, la Grèce à portée de la main gauche, et pourtant, sans que l'on puisse en dire rien, on se sent à mille lieues de l'Europe, bien qu'on y soit encore! »

Pourtant, ici, ce ne sont pas des clochers d'églises qu'on voit pointer parmi les maisons basses de la ville, mais les minarets des mosquées.

Une foule bigarrée, hâve, sale et hirsute se presse dans la grandrue du port, la seule vraie rue de la ville, et dans les coins ventés de l'assemblée des mesures où vit la population.

Des bergers des montagnes proches, grands gallaris à lunettes, portant fièrement sur une seule épaule leur veste de peau morte, à long poil, couvrent les marchands, les artisans en pantalons turcs, coiffés de fez blanc. Des vieillards à turban, minabiles et dignes, égrenent leur chapelet sur le seuil de leur demeure.

Des groupes de femmes philanthes forment des taches de couleur vive sur la place du marché, où elles s'assemblent pour colporter les nouvelles. Elles ont sur leurs têtes des broderies multicolores dont sont ornés leurs courts giletts. Accroupies, la cheville serrée dans le bas rétréci de leurs larges pantalons plissés, pieds nus sur des tapis de soie, elles regardent les marchands, elles offrent une vision étrange de l'Orient, pourtant lointain encore.

Une loi récente les a déshabillées de leurs vêtements de laine, elles baissent encore pudiquement les yeux, ou même se couvrent la figure d'un pan de leur châle.

La mer s'ouvre, immense, au bout de la jetée du port presque vide de navires.

Un ou deux cargos déchargent des caisses, quelques caïques à voile ou à moteur, c'est tout ce qui fait la vie de ce port où se fait le gros commerce de la ville, et ce sont les petites gorges d'innombrables tasses d'un café épais et outrageusement sucré.

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »

« On ne peut pas se permettre de fantaisies; le pilote n'avait fait en tout qu'un atterrissage de nuit et il lui fallait atteindre un aérodrome inconnu dans une tempête de vent et de pluie. Un téléphone sonna... L'avion avait enfin répondu à un signal et l'on avait pu déterminer sa position. Un petit avion de patrouille fut envoyé sur la piste à la destination finale. Le commandant sourit de plaisir et son visage s'éclaircit. « Il est à peu près à mi-chemin et navigue à 15 km. au nord de sa route comme il doit le faire pour éviter tout ça », dit-il en indiquant la région des hautes terres côtières. Mais pendant la longue attente qu'il suivit, je pus lire une inquiétude intense sur les visages tendus qui m'entouraient. Parmi eux, se trouvait un officier d'âge avancé et de grande infirmité dont la unique occupation consistait de surveiller les déclarations. Retraité avec le grade d'amiral, après une longue carrière dans la marine, il avait repris du service dans la R.A.F. comme sous-lieutenant. Ce soir il se préoccupait de maintenir trois phares allumés pour permettre au pilote de reconnaître la côte. Le commandant téléphonait à deux reprises pour s'assurer que l'on avait bien ramené au sol les deux avions de la base d'atterrissage assignée à l'avion. Puis il rappela le pilote au sud pour s'assurer que les deux avions bien sûr s'alignaient et que la balise lumineuse était prête. De nouvelles réponses au signal de direction nous parvinrent fréquemment pendant quelque temps. Puis vint une longue pause. A la fin, le commandant reprit le téléphone. « Ils ne peuvent rien obtenir de lui, dit-il. Les Allemands l'ont repéré et brillent nos signaux... »